

## Chapitre premier

### **De la diversité des mythes à l'unité du dogme**

Chez la plupart des peuples dont nous connaissons la culture, grâce à des sources orales ou écrites, il existe une ou des histoires à propos des origines du monde. Mais qui peut dire laquelle des deux conceptions d'un monde permanent ou changeant s'avère la plus ancienne ? Certains mythes de l'Égypte antique prétendent que le premier homme serait apparu à partir du limon du Nil échauffé par les rayons du soleil. D'autres peuples racontent que les hommes et les animaux sont descendus du ciel par une chaîne d'or. Tandis que de nombreuses cultures légitiment leur présence sur un territoire par des récits privilégiant l'autochtonie, c'est-à-dire la création spontanée à partir du sol ou d'un être primordial, d'autres adoptent une cosmogonie cyclique marquée par de grandes transformations, voire des métamorphoses entre des types différents d'êtres vivants. Dans la philosophie bouddhique, l'impermanence des êtres et des choses apparaît ainsi fondamentale et nécessaire, sauf à l'entrée dans le nirvana, conçu en creux comme une négation du devenir et la fin du cycle des réincarnations.

Dans le monde médiéval, aussi bien latin et grec qu'islamique, le récit fixiste et créationniste de la *Genèse* ne laisse subsister les mythes antiques qu'au titre d'accessoires

*Mon père n'est pas un singe ?*

pédagogiques. Il marque ainsi la pensée occidentale d'une empreinte si forte que l'idée moderne d'évolution réapparaît dans la science moderne seulement à l'extrême fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

### ***L'idée d'évolution dans l'Antiquité grecque et latine***

Aux origines de la culture occidentale, les conceptions mythologiques ou rationnelles concernant les premiers êtres vivants s'avèrent particulièrement diverses. On trouve des récits racontant la transformation des espèces, parmi d'autres conceptions fixistes, qui reposent sur l'idée de création soudaine ou bien de cycles se répétant éternellement.

#### **Des conceptions plurielles**

Avant l'ère chrétienne, de nombreux philosophes et penseurs spéculent au sujet des origines de l'homme et du monde. Au VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le poète Hésiode raconte dans *Les travaux et les jours*, comment cinq races d'hommes se seraient succédé sur la terre. C'est l'histoire d'une progressive déchéance, les qualités des hommes apparaissant de plus en plus dégradées, depuis que Prométhée aurait commis le péché de voler le feu aux dieux pour le donner aux hommes. Dans certains mythes, Prométhée aurait lui-même façonné les premiers mortels avec de la glaise. Dans d'autres, son fils Deucalion et la femme de ce dernier seraient les seuls humains de la race de bronze épargnés du déluge universel. En sortant de l'arche qui les a sauvés, ils auraient fait naître les hommes actuels en lançant des pierres par-dessus leurs épaules.

Chez les philosophes aussi, les conceptions du monde apparaissent nombreuses et diverses. Parménide d'Élée (fin du VI<sup>e</sup> s.-milieu du V<sup>e</sup> siècle) croit ainsi en l'immobilité d'un monde incréé et au caractère impensable du devenir. Diamétralement opposé à cette conception, Héraclite d'Ephèse (540-480) admet l'idée de changement dans la nature. Son expression « *panta rhei* », littéralement « tout coule », est illustrée par le fait qu'on ne peut se baigner deux fois dans le même fleuve, parce que l'eau en est constamment renouvelée. Il en résulte une dynamique perpétuelle par laquelle le monde se transforme, de manière nécessaire et déterminée.

De nombreux autres auteurs attribuent une place variable aux transformations du monde vivant, en accordant souvent un rôle important au hasard pour expliquer ces modifications. Anaximandre de Milet (610-546) admet ainsi une apparition spontanée des animaux à partir de la mer chauffée par le soleil, et leur modification ultérieure dans le sens d'une adaptation au milieu. Empédocle d'Agrigente (483-423) considère quant à lui que la vie a pu apparaître à partir de la terre chauffée par un feu intérieur qui aurait donné naissance aux premiers segments d'êtres vivants. Ces morceaux se seraient alors associés au hasard et auraient ainsi formé des individus plus ou moins monstrueux. Seules les combinaisons les plus stables et les mieux adaptées auraient ensuite survécu. Mais ces êtres ne seraient pas les ancêtres des espèces actuelles, car des catastrophes répétées au fil de cycles successifs auraient conduit au remplacement de cette faune primitive. Inspiré par Empédocle, Démocrite d'Abdère (460-360) croit aussi à la survie des animaux les plus aptes, initialement apparus par génération spontanée à partir de la combinaison des éléments inertes (Buican, 1989, p. 28-29).

Au sein d'une conception similaire, le poète latin Lucrèce (98-55) expose dans *De la nature* (*De natura rerum*) son hypo-

### *Mon père n'est pas un singe ?*

thèse selon laquelle le hasard se trouve à l'origine de combinaisons diverses qui auraient formé aussi bien les objets inanimés que les espèces vivantes, à travers une progression temporelle. Selon le plus grand naturaliste de l'époque romaine, les défauts des êtres organiques plaident en effet contre toute création providentielle : « [...] la nature n'a nullement été créée pour nous par une volonté divine : tant elle se présente entachée de défauts » (cité par Buican, 1989, p. 37). Lucrèce est d'ailleurs parfois considéré comme un précurseur de la théorie darwinienne, dans la mesure où il estime que les espèces mal conformées n'ont pu se reproduire et que les plus faibles ont été éliminées par les autres. On lui doit aussi des observations justes à propos de l'hérédité, qui montrent la fécondité de la période antique pour ce qui concerne les premières recherches rationnelles dans le domaine de l'histoire naturelle.

## **Le mythe des métamorphoses**

Si Aristote (384-322), dont l'œuvre naturaliste figure parmi les plus importantes de l'Antiquité, admet la stabilité des formes organiques, il signale aussi certaines ressemblances entre les formes vivantes qu'il rapproche dans sa classification des espèces. Célèbre pour ses travaux de botanique, son élève Théophraste d'Érèse de Lesbos (370-287) considère que les descendants ressemblent généralement à leurs parents, mais que certaines exceptions peuvent se produire. Théophraste admet ainsi que différentes espèces de graminées peuvent surgir à partir de grains de blé et que certains arbres se métamorphosent spontanément. Malgré la prudence dont Théophraste fait preuve, il semble que ses assertions reposent sur des observations mal faites. Depuis l'apparition de l'agriculture en effet,

certaines prenaient pour des métamorphoses la germination de grains non triés, du seigle mélangé au blé par exemple.

Dans ses *Métamorphoses*, composées vers l'an 8 de notre ère, le poète latin Ovide (-43-17) immortalise ce qui est considéré, dans la culture gréco-latine, comme l'un des modes les plus fréquents d'intervention des dieux pour venger la morale ou punir l'arrogance des hommes, spécialement quand ces derniers n'ont pas respecté leurs devoirs religieux. Son poème jouit d'une immense popularité qui ne s'est pas démentie depuis son époque jusqu'à la Renaissance, et même jusqu'à nos jours. Ovide développe ainsi le thème du loup-garou à partir du châtimeut imposé à Lycaon, tyran d'Arcadie : « [...] il pousse de longs hurlements, fait de vains efforts pour retrouver la parole ; c'est de tout son être qu'afflue à sa bouche la rage ; son goût habituel du meurtre se tourne sur les bêtes et maintenant encore, sa jouissance est de verser le sang. Ses vêtements se muent en poils, en pattes ses bras ; il devient loup, mais il garde encore des vestiges de sa forme première : même couleur grisâtre au poil, même furie sur ses traits, mêmes yeux luisants ; il reste l'image vivante de la férocité » (1996, p. 47-48). Selon le mythe, les êtres pourraient donc changer de forme par la volonté divine.

Cela dit, le récit du monde qui ouvre le poème d'Ovide débute par une véritable genèse, qui rappelle beaucoup celle de l'*Ancien Testament*. Le monde s'y trouve d'abord tiré du chaos par une volonté divine. L'homme naîtrait ensuite d'un germe divin et son espèce vivrait dans un paradis initial, quand l'âge d'or régnait sur la terre. Mais l'arrogance de l'homme aurait provoqué sa chute et Jupiter aurait anéanti son espèce corrompue par un déluge. Seul un couple de justes aurait été épargné et aurait repeuplé le monde en lançant des pierres par-dessus leurs épaules. Les autres animaux seraient quant à eux issus d'un processus spontané lié à l'échauffement de l'eau par le

### *Mon père n'est pas un singe ?*

soleil, dans un processus de génération spontanée, que les populations de l'Antiquité tenaient alors pour acquis : « Ainsi, lorsque le Nil aux sept bouches s'est retiré des champs imprégnés de ses eaux et a repris son cours dans son lit primitif, quand le limon qu'il vient de déposer a été chauffé par l'astre céleste, les agriculteurs découvrent en retournant la glèbe, des animaux en grand nombre, parmi lesquels ils en voient certains à peine au début de leur formation, saisis presque à l'heure de leur naissance, certains encore incomplets et dépourvus de leurs organes essentiels ; et, dans le même corps, souvent une moitié est vivante et l'autre moitié n'est qu'informe limon » (1996, p. 53). Dans quelle mesure les anciens grecs et latins croyaient-ils réellement à ces mythes ? Il est difficile de répondre à cette question, mais les penseurs de cette époque devaient probablement admettre le caractère fortement hypothétique de leurs histoires. Ils devaient ainsi pouvoir éviter, le plus souvent, le dogmatisme qui caractérise au contraire la conception judéo-chrétienne des origines.

### **Les dogmes judaïques et chrétiens**

Les juifs, les chrétiens et les musulmans considèrent respectivement l'*Ancien Testament*, la *Bible* et le *Coran* comme ayant été dictés à ses prophètes par Dieu en personne. Il s'agirait donc de véritables révélations et, en tant que telles, de textes sacrés. Ces Écritures présentent donc pour eux une vérité intangible au sujet de laquelle aucun croyant ne doit douter. Un tel dogmatisme se trouve cependant responsable d'une stagnation de la pensée scientifique à travers un très long Moyen Âge.

## Fixisme et créationnisme bibliques

Le récit de la *Genèse*, au début de l'*Ancien Testament*, fait partie des plus anciens dogmes de la religion juive. Il présente notre monde comme ayant été créé, ainsi que ses habitants tels que nous les connaissons actuellement, en six jours par un dieu unique. Le récit de la création contient ainsi deux principes distincts : l'apparition des espèces *ex nihilo* (c'est le créationnisme *stricto sensu*) et l'impossibilité, pour ces dernières, de se transformer (ce que l'on nomme le fixisme). La tradition juive veut que le moment initial se soit produit en 3761 avant Jésus-Christ. En se basant sur le calcul de l'âge des patriarches tel qu'il est rapporté dans la Bible, l'archevêque calviniste irlandais James Ussher (1581-1656) estime pour sa part que cette création daterait en fait de l'an 4004 avant J.-C. Quoi qu'il en soit, les traditions judaïques et chrétiennes considèrent que le monde est jeune, et ne remonte guère à plus de 6 000 ou 10 000 ans.

La *Genèse* fait aussi mention d'un épisode très spécial, au cours duquel Dieu aurait chargé Noé de recueillir dans son arche un couple de chaque animal terrestre pendant un déluge qui aurait recouvert toutes les eaux sur la terre, afin de punir l'humanité qui l'avait déçue. D'innombrables peintures et mosaïques représentant ces mythes couvrent les murs des églises et, plus tard, les livres de foi dans l'ensemble du monde chrétien. La lutte contre le paganisme ayant fait disparaître la plupart des anciennes croyances concurrentes, le christianisme impose le récit créationniste comme un dogme qui est resté incontesté pendant plus de mille ans.

## Contradictions

Le récit de la *Genèse* présente néanmoins quelques incohérences et constitue un guide très imparfait pour les recherches en histoire naturelle. Les spécialistes considèrent aujourd'hui que ce texte résulte d'une compilation de textes plus anciens, plus ou moins inspirés des mythes babyloniens, ce qui expliquerait certaines contradictions internes. Plusieurs pères de l'Église, dont Origène (185-254), considèrent qu'il ne faut donc pas prendre l'*Ancien Testament* au pied de la lettre. Au IV<sup>e</sup> siècle, saint Augustin (354-430) note aussi l'incohérence d'une lecture littérale de la *Genèse*, selon laquelle il y aurait un soir et un matin avant la création du soleil. Il se présente donc une difficulté pour comprendre le mot « jour » dans la *Genèse*, dans la mesure où le soleil, qui apporte un matin et un soir, n'est créé que le quatrième jour.

Le texte biblique n'apparaît pas non plus exact au regard des données biologiques fondamentales. On apprend ainsi dans la *Genèse* que les végétaux sont créés avant le soleil et les insectes, pourtant indispensables à la pollinisation, et donc à la reproduction des plantes à fleur. De même, si, dans le premier chapitre de la *Genèse*, l'homme est créé le sixième jour, c'est-à-dire après les autres espèces, dans le deuxième chapitre, il apparaît avant les végétaux cultivés « car Yahweh Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre et il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol » (*Genèse*, 2, 5).

L'origine du premier homme suscite d'autres interrogations. En effet, le texte biblique ne présente que des naissances de garçons, sans mentionner les filles. Dès 1655, Isaac de La Peyrière, protestant français d'origine juive, se demande aussi d'où viennent les gens du pays de Nod où Caïn est censé avoir trouvé une épouse. La question se pose à nouveau avec le troisième fils du couple originel, Seth. Ou bien tous les hommes descendent